

Hier soir, pris d'une curieuse inquiétude, j'ai voulu me remettre à mes cahiers d'ethnologue. Mais impossible, je suis devenu mon objet d'étude. Si je me regarde, je comprends tout ce que je fais, tout ce que je dis, et loin de m'aider cela me paralyse. Rien ne me paraît plus significatif. Je suis rentré dans le cahier. Je suis capable de saloperies et je peux les justifier. Pour nous, rien d'ailleurs n'est saloperie en regard de ce qui conduit les hommes ici. Le plus petit monte-en-l'air a été nuisible; nous ne sommes pas là pour juger, nous répète-t-on à l'école des surveillants, mais le courant du mépris ne s'endigue pas si facilement. Quand on est prisonnier, on perd vite son droit à la ramener et les autres gagnent vite le droit de vous en faire baver.

Quelque chose s'est clos avec les départs de Ned et du Bison : le souvenir cru de ma faiblesse, je la lisais dans leur regard. Les détenus ici ignorent pour la plupart mon éviction passée, la plupart n'étaient pas là. Elle leur revient parfois aux oreilles, mais des vagues permanentes d'histoires déferlent

et effacent les précédentes. On meurt d'une forme de faim ici, et elles rassasient mieux que le pain ; la teneur, les personnages, peu importe. Pour eux, je suis revenu, donc j'ai vaincu. Seuls Ned et le Bison me voyaient avec cette écharde dans la main, et ils attendaient l'infection. Ned, détenu panoptique, espérait l'amputation. Le Bison c'était juste pour s'occuper, je crois. Si ma mue de pauvre gars décharné en brigadier de la 2 agace les collègues, eux, ils attendaient, en regardant la vie se déliter ; n'est-ce pas ce qu'on leur demande d'ailleurs ?

Mon rituel est bien rodé. J'arrive à 8 heures. À la porte sur la rue on me salue maintenant. À l'intérieur, un tableau de bord et des écrans qui surveillent le chemin de ronde, la deuxième entrée, le garage et ses estafettes et camionnettes, les auxi de confiance qui rafistolent, l'entrée du mess, tout cet extérieur de la prison qui fait semblant d'être libre sous l'œil des caméras. Chez le chef de détention, remise des clés, avec le cliquetis métallique du trousseau qui signale les puissants d'ici. Des nouvelles de la garde nocturne : le vieux carambouilleur du haut a fait un infarctus, la police a appelé pour le zinzin du B qui crie sans discontinuer et gêne les voisins de la rue Jean-Dolent. On va le passer du côté boulevard Arago, sa voix se perdra dans les marronniers. N'arrivent au compte rendu que des morceaux de nuit, des choix aléatoires, les emmerdements qu'on va se traîner dans la journée.

À 8 heures la détention est encore calme. Peu de personnel, même si la relève de la journée est arrivée, peu d'avocats, de visiteurs, de machin-choses

en civil qui dispensent le bien, tous ces gens estimés nécessaires, et je le reconnais, ils le sont, mais qui ne connaissent pas l'histoire comme nous, qui se font entourlouper. Ils disent amen, ils sauvent le monde. Nous on se contente de le protéger. Vers 10 heures tous ces messies laïques arrivent. La détention change de couleur, elle vibre comme une jeune fille, elle a des espoirs et fait des manières ; alors on sourit. On ne triche pas : comment les anciens gardiens vivaient dans ces geôles d'avant les réformes, cela se raconte encore. L'ombre portée de la souffrance des prisonniers tombait sur eux, qu'ils s'en défendent ou qu'ils le réalisent. Tous ensemble dans le même bateau mal barré. Alors ces petits espoirs sur pattes qui sillonnent les parloirs, les avocats, les visiteuses, les conseillers d'insertion ou encore les infirmières, les professeurs, tous ceux-là parfois pleins de morgue, de générosité prétentieuse, même si nous avons parfois envie de les rabrouer, nous les accueillons, version maton moderne, cela ne nous est pas si difficile figurez-vous. On devine qu'ils nous soulagent par ricochet, même si dans notre dos, ils ne parlent pas bien de nous. Il n'y a que l'aumônier que j'apprécie vraiment, je suis à peu près le seul d'ailleurs ; il part à travers Paris avec son petit Solex récupérer les fringues des mecs isolés pour leur rapporter un change. C'est une brindille que j'ai vu pleurer un jour sur une marche car un collègue lui avait mal parlé.

Il restait buté dans son chagrin, son incompréhension. Une petite voix chevrotante que je ne lui avais jamais entendue. Comme mon grand-père, que la méchanceté sidérait, et qui avait traversé la vie avec cette incompréhension. J'expliquais à l'aumônier ce que c'était que de travailler aux étages, avec la centaine de gars on galope sur la courserie tout le temps, les avocats gueulent que c'est exprès leur attente, mais non le gars réclamé est parti au parloir-famille, *la douche c'est pas maintenant vous le savez bien, j'ai pas reçu ma cantine vous l'aurez demain, etc.* Du coup on n'est plus sympa, on se sent pressé comme un citron, tout ça pour un petit salaire, deux heures de métro pour retrouver son appart avec un loyer abordable. Monsieur le curé, faut pas en vouloir aux collègues. Il a haussé les épaules, lui aussi dans la spirale du ras-le-bol.

À midi je vais à l'apéro au mess, on prend le temps qu'on veut, on partage entre brigadiers, on mate les infirmières. Lucie ne vient plus, elle dit qu'on est chiants, qu'on se bricole du ressentiment, que je vais devenir comme les autres. On se parle moins aussi à la maison depuis plusieurs semaines. Chez moi, maintenant, c'est cette cellule transformée en bureau ; j'ai même jeté le foulard en soie de Delaire, j'ai gardé la cafetière avec des petits moucherons qui volettent autour si j'oublie de dire à l'auxi de nettoyer. Je suis heureux dans mes 8 m²

du rez-de-chaussée, le soir je le quitte à regret. Il y a des gens qui m'envient, on me demande, et je peux décider. Je suis brave mais ferme comme Delaire, j'ai appris avec lui la rigueur.

Mais le goût de comprendre, même si tout le monde pense que je le lui dois, il était en moi avant.

La 2 tourne autour de ma porte ; j'ai trouvé ce truc, on vient à moi, je reçois seul à seul, j'offre même un café aux détenus. Je ne vais en coursive que dans les grandes occasions, au final j'ai autant appris du Bison que de Delaire. Et puis je sors après les autres brigadiers, bien une heure après eux, je pars quand la détention ferme, que nous sommes retombés dans ce calme du matin, sans personne qui traîne, et que je contrôle mon domaine. Je contemple alors les trois étages, les portes closes, l'alignement d'une architecture sans imagination, toute vouée à l'efficacité pénitentiaire.

On entend, assourdies, les voix des détenus qui se parlent par les fenêtres, mais à cette heure-ci la télé remplit les cellules, et je les imagine bien tous, les yeux fixés sur le poste, machinalement occupés, essayant de se vider la tête pour que rentre la vie qui s'agite sur l'écran. Ils n'y arrivent pas. De même qu'ils mangent pour se remplir, occuper le terrain, bannir l'invasion douloureuse et incessante des pensées. Ils se dressent contre eux-mêmes, ils sont le lion et le dompteur en même temps. Ils meurent dévorés à chaque fois.

Je suis bien noté pour mon investissement ; les poignées de main des sous-directeurs sont convaincues, je suis un gars qui a de l'avenir. Ils me louent pour mes analyses, je sais aller au conflit, je l'ai prouvé. Que je laisse mourir Delaire sans un mot de sympathie, tout le monde s'en tape ici, le rond dans l'eau s'est vite refermé : on a l'habitude du gâchis, on sait la vie noire et l'avenir foutu, que l'on voit tous les jours se tortiller et en fin de compte succomber. Alors chacun sa peau, alors tout va bien surtout si, ce matin, on est arrivé à se lever.

Du métro Glacière, on devine la bâtisse à travers des immeubles plus récents, ce volume émergé il y a cent cinquante ans ; la garde était encore à cheval, le lion de Denfert rugissait déjà, c'était l'époque des Chéri-Bibi ; d'autres imageries ont pris le dessus : le voyou redresseur de torts, le romantique à la gueule d'ange. Mais la Santé trône toujours, en son cratère immuable, la mangeuse, la sans-recours.

La nuit les petits rectangles lumineux immobiles des cellules répondent aux wagons aériens qui passent sur la ligne 6. Si on cherche à la voir, on aperçoit le dernier étage et ses toits de tuiles, juste avant Glacière, le nom du métro est une indication. Mais enserrée, contenue, on l'oublie. En été les marronniers cachent cette matrone, et ce ne seraient les bruits et les appels, les passants déambuleraient boulevard Arago sans deviner la réclusion.

Personne n'a l'air de réaliser la bizarrerie de ce lieu qu'est la Santé au cœur de Paris, de ces murs avec dedans ces gourbis. Deux mille hommes, des suicides, des viols, de la souffrance, des remords et des rancœurs, tout un monde qui rêve aussi, ânonnant des souvenirs et des projets emmêlés, un concentré de haine et de petits garçons mal grandis qui écrivent des poèmes et réclament leur mère, l'image d'un malheur ordinaire qui tourne en rond et appelle au secours en vain. Notre malheur.